

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 3 septembre.—In- ductions pour la Louisiane—Tempé- rature au. excepté ondes sur le golfe; vents du sud.

DERNIERE HEURE.

En prison à perpétuité.

Leavenworth, Kansas, 3 septem- bre.—Le soldat Alex Laduke, de la compagnie I du deuxième régi- ment du Wisconsin, a été enfermé aujourd'hui pour le restant de ses jours dans la prison fédérale de Leavenworth, pour le meurtre du soldat Thomas Stafford, du 13e régiment des Etats-Unis, dans un délit de liqueurs à Ponce, île de Porto-Rico.

Laduke affirme qu'il a tiré sur Stafford en cas de légitime dé- fense.

sauges rumeurs sur le suicide du Col. Henry.

New York, 3 septembre.—Une dépêche de Paris au Herald, dit: Il court des bruits étranges qui paraissent incroyables, si l'on ne connaissait pas l'état des esprits. En voici un exemple: On pense que le colonel Henry ne s'est pas suicidé.

Le Figaro dit à ce propos: Quand le commissaire de police est arrivé au Mont Valérien, il a deman- dé à voir la valise du colonel Henry et le rasoir avec lequel il s'était suicidé. On lui a répondu que le tout avait été envoyé au ministère de la guerre.

Cette extraordinaire façon d'agir va être, à coup sûr, vivement com- mentée, ici, surtout où l'on a un respect si superstitieux des formali- tés légales, que la population n'ose- rait pas couper la corde d'un pendu avant l'arrivée de la police.

L'clair dit de son côté: Cette controverse démontre à quel degré de nervosité peuvent tomber certains individus: de telle sorte que nous ne serions pas sur- pris d'entendre dire que "le suicide du colonel Henry était peut-être un mensonge."

Autres régiments licenciés.

Washington, 3 septembre.—L'or- dre de licencier les régiments sui- vants a été donné à une heure avancée de l'après-midi: 2e du Texas, 46 officiers et 1,297 hommes, de Jacksonville, Floride, à Houston, Texas;

2e de la Virginie, 46 officiers et 1,234 hommes, de Jacksonville, Floride, à Richmond, Virginie;

14e du Minnesota, 49 officiers et 1,296 hommes, de Knoxville à St. Paul;

1er de la Caroline du Nord, 30 officiers et 1,160 hommes, de Jack- sonville à Raleigh;

1er de la Louisiane, 5 officiers et 1,192 hommes, de Jacksonville à la Nouvelle-Orléans.

Démision de M. Cavaignac.

Paris, France, 3 septembre.—M. Godefroy Cavaignac, ministre de la guerre, a donné sa démission. M. Cavaignac a donné sa démis- sion à la suite d'un désaccord avec ses collègues qui désirent une révi- sion du procès Dreyfus, de sorte que cette révision est assurée.

Des comptes rendus d'interviews avec MM. Cavaignac, Sarrien et Bourgeois sont publiés, et "Le Temps" reproduit une lettre de M. Triarieux, ancien ministre de la justice, à M. Trouillot, ministre des colonies, demandant qu'en présence du nouvel aspect du cas le régime de prison de Dreyfus soit modifié.

"Le Temps" ajoute: Le gouvernement connaît son devoir, mais il y a plusieurs mé- thodes de révision, et il désire les étudier soigneusement.

La Lettre de démission de M. Cavaignac.

Paris, France, 3 septembre.—M. Cavaignac a envoyé la lettre sui- vante à M. Brisson, président du conseil: J'ai l'honneur de vous adresser, avec prière de la transmettre au Président de la République, ma démission de ministre de la guerre. Il existe entre nous un désaccord qui, en se prolongeant, paralysé- rait le gouvernement au moment qu'il a le plus besoin d'unité et de décision.

Je reste convaincu de la culpa- bilité de Dreyfus et aussi détermi- né qu'aujourd'hui à combattre une révision du procès. Je n'ai pas l'intention d'esqui- ver les responsabilités de la situa- tion, mais je ne peux pas les assu- mer sans être d'accord avec le chef du gouvernement auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

Un article d'un journal allemand.

Berlin, Allemagne, 3 septembre.—La "National Zeitung" dit: Les rapports annonçant une al- liance offensive et défensive entre l'Allemagne et l'Angleterre sont dénués de fondement. Le gouver- nement anglais n'est pas en mesu- re de conclure une alliance de ce genre, et il n'existe pas dans les cercles gouvernementaux de l'Al- lemagne une tendance à identifier notre politique étrangère avec celle d'une autre puissance. Il ne peut y avoir que quelques arran- gements coloniaux, et les relations avec les puissances restent les mêmes sur les autres questions. Il doit être particulièrement compris qu'aucun préjudice n'a été causé aux intérêts russes.

"La Gazette de Cologne" dit que, dans son opinion, l'entente n'est simplement qu'un arrange- ment pour un prêt au Portugal.

LA CUISINE POUR TOUS

Oufs à la gelée.

Côtelette d'agneau à la Vit- teroy.

Sauter deux côtelettes par convive dans du beurre clarifié 3 minutes de chaque côté, les laisser refroidir sous presse, mais très légèrement, pour ne pas faire sortir le jus. Réduire 1 décilitre de vin blanc de Bordeaux à moitié, y ajouter 40 grammes de glace de viande, quelques gouttes de citron, une cuiller à café d'essence d'anchois ou deux anchois dessalés et 125 grammes de beurre. Faire un peu de mie de pain fraîche, battre 2 œufs avec un peu de sel et 20 grammes de beurre fondu. Trempez les côtelettes dans la sauce, dans l'œuf et la mie de pain, encore une fois dans l'œuf et la mie de pain; faites-les cuire, soit en pleine friture, soit dans une coupe avec du beurre clarifié. Dressez en couronne, avec man- chettes, un bouquet de persil frit ou de cresson alenois dans le mi- lieu.

Purée de pommes au gratin.

Les pommes de terre sans être pelées sont lavées et mises sur une plaque au four chaud environ 1 heure. Les couper en deux, enle- ver la pulpe et la passer au tamis, relever dans une casserole chaude, assaisonner avec 10 grammes de sel, 5 grammes de sucre et 100 grammes de beurre. Ajoutez un œuf battu avec deux jaunes, un soupçon de poivre et de muscade, 1/2 décilitre de crème douce ou de lait, 50 grammes de gruyère ou parmesan râpé; mêlez et versez dans un plat en porcelaine, mouillé légèrement le dessous au pinceau avec du lait, de l'eau ou du beurre fondu, saupoudrez de fromage et gratinez 10 ou 12 minutes.

Advertisement for Hopkins New Orleans LA. and St. Charles Theatre. The ad features a large central portrait of a man with a mustache, surrounded by smaller circular portraits of other men. The text "HOPKINS NEW ORLEANS LA." is prominently displayed at the top left, and "ST. CHARLES THEATRE" is at the top right. Below the portraits, there is more text including "AMUSEMENTS. Théâtre St-Charles. La saison prochaine." and "Grand Opéra. Avant l'ouverture de la saison régulière au théâtre du Grand Opéra, on annonce une série de repré- sentations du "Military Maid" commençant ce soir."

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

La saison prochaine.

Ce n'est plus une annonce vague que nous avons à faire, aujourd'hui, de la réouverture prochaine du Vieux Drury, de ce doyen de nos théâtres américains, que l'on appelle le St-Charles. Nous avons des dé- tails minutieux sur la saison qui va s'ouvrir, sur la composition de la troupe qui nous arrive et sur le ré- pertoire qu'elle doit interpréter. Le Col. John Hopkins, le nouveau directeur, n'en est évidemment pas à son coup d'essai; il connaît à fond son métier. On s'en aperçoit à sa façon de préparer et conduire une saison théâtrale, à l'habileté avec laquelle il sait choisir ses sujets de premier et de second plan et varier à l'infini les représentations. Il a, d'ailleurs, fait ses preuves à Chi- cago, à St-Louis, à Memphis et dans plusieurs autres grandes villes du Nord et de l'Ouest. Il veut tout d'abord offrir au pu- blic des spectacles de premier or- dre, à des prix qui sont à la portée de toutes les bourses, à la portée, surtout, de toutes les familles — 10, 20, et 30 cents l'entrée. Il veut aussi procurer à ses habi- tués tout le confort possible: des employés nouveaux sont engagés en vue de prévenir les moindres désirs et les besoins des dames et des enfants qui fréquenteront son théâtre. Le colonel Hopkins compte don- ner 2 représentations par jour — la première à 1 heure de l'après-midi; la seconde à 8 heures du soir. Aux drames, aux comédies, aux vaudevilles qui forment le fond de son répertoire, il ajoute des vues ex- trêmement intéressantes. Il est pro-

Grand Opéra.

Le service de la table.

Avant l'ouverture de la saison régulière au théâtre du Grand Opé- ra, on annonce une série de repré- sentations du "Military Maid" commençant ce soir. Nous avons déjà dit ce qu'est la pièce, où la musique est gaie, en- traînante, originale même, et le dialogue amusant. En d'autres per- sonnes qui interprètent des rôles importants sont: Mme Claus Rogel, Annie I. Pitkin, M.M. Gilbert Clayton, Eloise Franch, Bob Ab- bott, Ed. J. Faure, Cunio Socola. 1897-98 et 1898-99 On l'a souvent dit, et avec grande raison: Rien ne se fait en Amérique comme ailleurs. Tout s'y improvise avec une rapi- dité sans égale, avec une fécon- dité de ressources que l'on ne retrouve nulle part. On y passe, d'un mois à l'autre, souvent du jour au lendemain, de l'état de guerre le plus actif, le plus bruyant, à l'état de paix le plus profond. Hier, vous aviez de- vant vous un peuple de trafican- ts; aujourd'hui, c'est une na- tion de soldats, qui ne rêve que batailles et conquêtes; et demain, vous retrouvez les mêmes populations dans leurs an- ciens bureaux, dans leurs at- eliers d'autrefois, et au milieu des champs fertiles qu'ils venaient, semblait-il d'abandonner pour jamais. Hier, le soldat était tout; seul, il avait la parole; le pay- entier paraissait lui appartenir et déjà, certains gens s'appré- taient à crier: "Vive César!" Aujourd'hui, la scène est chan- gée. On se croirait transporté dans un autre pays. Tout est à la paix et aux industries de la paix. Cédant arma togæ: tel est le cri général. Tous ceux qui portaient hier, l'uniforme sur le dos ou l'épée au côté, en sont ré- duits à reprendre l'habit bour- geois et le gouvernement militai- re cède la place au gouverne- ment civil. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent, en ce moment, au milieu de ce peuple étrange, qui date d'un siècle à peine, et compte déjà soixante quinze millions d'âmes. L'année commerciale 1897-98 s'est terminée au milieu du bruit du canon et des engins de destruc- tion. Celle qui commence, 1898-99, s'ouvre au bruit des marteaux des ateliers de construc- tion et des machines produc- trices de l'industrie moderne. Aujourd'hui, le soldat improvise d'hier dépose son mouquet pour reprendre son outil, pour diriger de nouveau sa charrie, pour confectionner et vendre ses produits; et nous voilà redeve- nus, comme il y a trois ou qua- tre mois, à peine, le peuple le plus positif, le plus traquant qu'il y ait sur le globe. L'année commerciale 1898-99 sera, au point de vue économi- que, aussi féconde en résultats bienfaisants, que celle qui vient de se clore l'été, au point de vue de la gloire et des conquêtes territoriales.

La récolte de coton aux Etats-Unis.

Nous devons à l'obligeance de M. Henri G. Hester, secrétaire de la Bourse au coton, une copie de son dernier rapport annuel, renfermant d'intéressantes sta- tistiques sur la récolte de coton aux Etats-Unis. La récolte, cette année, s'est élevée à 11,199,994 balles, un ex- cédent de 2,442,000 balles sur la récolte de l'an dernier. Ce sont les Etats du Golfe qui ont le plus contribué à cette augmen- tation.

LISTE DES NAVIRES DANS LE PORT.

Table with columns for ship names, destinations, and arrival/departure times. Includes entries like 'AMERICA', 'ARIZONA', 'ARIZONA', 'ARIZONA', etc.

Feuilleton

— DE —

L'Abeylle de la N. O.

LA MAISON DE CHARLOTTE

— OU LA —

Jeunesse de Gœthe

M. Adolphe Brisson a fait un pèlerinage à Wetzlar, la petite ville allemande où Gœthe achève ses études et récut en partie du moins, le roman qu'il a raconté dans son livre célèbre "Werther". C'était en 1773. Le poète venait d'achever à Strasbourg ses études juridiques; il n'avait plus, pour devenir un bon avocat qu'à s'initier aux subtilités de la procédure. Son père pensa que Wetzlar lui offrirait, à ce point de vue, de pré- cieuses ressources. En effet, cette cité, siège du tri- bunal de l'empire, était exclusivem- ent peuplée de magistrats, de plaideurs, de plaideuses, d'huissiers et de ces personnages que Rabelais confondait sous le nom de

la lettre qu'il avait écrite de sa main. De Migrane ne trouva rien à répondre; il était confondu. —Vous le voyez, continua la baronne, vous n'avez pas à vous retrancher derrière des faux- fuyants; non seulement vous ne vous êtes pas dessaisi de la lettre que vous m'avez volée, mais vous en avez fait faire, probablement, plusieurs copies. Eh bien! ce n'est pas seulement la lettre volée que je vous réclame, mais aussi les copies, toutes les copies de cette lettre que vous possédez. Il ne faut pas, —vous entendez, monsieur de Migrane? —il ne faut pas que vous puis- siez commettre une seule des in- famies que vous méditez! Mais le misérable n'était pas homme à renoncer à ses projets; à tout prix, même au péril de sa vie, il tenait à conserver la let- tre et ses fac-similés. Il crut pou- voir encore payer d'audace. —Madame la baronne, dit-il d'un ton ferme, je ne puis vous remettre ce que vous réclamez. —Ah! vraiment, et pourquoi? —Ces papiers sont en dépôt chez un de mes amis. La jeune femme haussa les épaules. —Ils n'étaient pas en dépôt chez votre ami lorsque vous êtes allé à New-York; on ne confie pas à un tiers des documents de cette importance. A New-York vous les aviez sur vous; ici, au Havre, s'ils ne sont pas sur vous

dans un portefeuille, ils sont ca- chés dans un de ces meubles. —Non, fit-il. —Pourquoi êtes-vous au Ha- vre, monsieur de Migrane? Pour- quoi vous en êtes-vous allé à New-York? —N'ai-je pas le droit d'être ici comme je pourrais être à Mar- seille ou à Bordeaux? —Vous êtes au Havre atten- dant, guettant le retour de M. et Mme Barriett afin de procéder, avec cet audace qui ne vous man- que point, à une nouvelle et fruc- tueuse opération de chantage. Oh! vous n'ignorez pas que Mme Barriett a un million à la Ban- que de France; les moyens vous importent peu, vous voudriez vous emparer de ce million, et vous espérez bien, en venant au Havre, que Mme Barriett, votre victime, vous le jetterait, comme on jette sa bourse à un voleur de grand chemin, par peur d'une lâche et monstrueuse vengeance. Eh bien, monsieur de Migrane, je suis au Havre, moi aussi, pour me placer entre vous et Mme Barriett et vous empêcher de commettre une nouvelle infa- mie. La baronne commençait à se laisser emporter par la colère. —Vous êtes un vil gredin, poursuivit-elle d'une voix frémissante; vous êtes plus à craindre qu'un fauve du désert; il n'y a qu'un moyen de vous empêcher de mourir, c'est de vous casser les dents! Allons, allons! exécutez-vous!

Je vous ai dit que je ne sortirais d'ici que quand vous m'auriez rendu la lettre que vous avez volée chez moi; rendez-moi cette lettre et ses fac-similés! Ne me mettez pas à bout de patience; allons, dépêchez-vous, ne m'obligez pas à employer la force contre vous. Le misérable était d'une pâ- leur livide; avec sa face convul- sée, son rictus grimaçant, ses yeux aux lueurs étranges, qui s'injectaient de sang, il était hi- deux à voir. Oh! s'il avait eu, lui aussi, un revolver ou une arme quelcon- que à la main! Mais rien! Il lui fallait baver sa rage impuis- sante. Cependant il ne s'avouait pas vaincu et ne désespérait pas en- core d'échapper à cette femme, prête à se transformer en furie, et à cet homme, qu'il voyait à chaque instant prêt à bondir sur lui. Insensiblement, il s'était rap- proché de la porte du cabinet de toilette. Se retournant brusque- ment, il ouvrit cette porte et, poussant un cri de triomphe, il allait s'élançer hors de la cham- bre, lorsqu'il se trouva en face de Jacques de Valmont, égale- ment armé d'un revolver. Il poussa un nouveau cri, mais d'épouvante cette fois, et, trem- blant comme la feuille, il recula jusqu'au fond de la chambre en jetant autour de lui des regards de fou.

XVI. IL EST FOU! Il y eut un instant de profond silence. La baronne et le comte inter- rogeaient du regard se deman- dant sans doute ce qu'ils de- vaient faire. Melliot, toujours devant la fe- nêtre immobile comme un bloc, attendait un ordre quelconque. Soudain, de Migrane prit une attitude menaçante. Sa bouche s'ouvrit stangée d'écume et de ses prunelles semblaient jaillir des éclairs. —Qu'on ne m'approche pas, qu'on ne m'approche pas! s'é- cria-t-il. —C'est assez, finissons-en, dit la baronne. Aussitôt Melliot mit son re- volver à sa ceinture et se précipi- ta sur de Migrane, qu'il saisit à bras le corps. —A moi, au secours, à l'assas- sin, à l'assassin! hurla l'ex-poli- cier, en se débattant avec fu- reur. Mais l'agent Melliot était un fort gaillard, solide des reins, aux membres musculeux; mal- gré sa résistance, de Migrane fut bien vite terrassé et, mainte- nant, il se tordait sur le parquet, cherchant à ramper comme un reptile. De toutes ses forces il hurla encore:

—A l'assassin! à l'assassin! au secours! Appels inutiles, les cris se per- dirent dans le silence de la nuit. D'ailleurs, Mme de Gassie avait refermé la fenêtre. Avec l'aide de Jacques, Mel- liot bâilla dans l'ex-policier, puis avec des bouts de cordeau, dont il avait eu soin de se munir, il lui lia les poignets derrière le dos et lui ligota les jambes. On était enfin maître du mi- sérable, qui continuait à se tor- dre convulsivement et se roulait, cherchant à se débarrasser de son bâillon et de ses liens. Il ne pouvait plus crier, mais il rugis- sait, et son regard avait une ex- pression d'effrayante féroçité. La baronne ne restait pas inactive; ce fut elle qui plougea ses mains dans les poches de l'ex-policier et trouva le portefe-uille, qu'elle remit à Jacques en disant: —Voyez ce qu'il contient, monsieur le comte. Le jeune homme ouvrit le por- tefeuille et fit l'inventaire des compartiments: dans l'un il y avait des cartes de visite, dans un autre, des papiers plus ou moins insignifiants, dans un troi- sième deux billets de banque de cent francs, enfin dans une sorte de poche de côté, le comte trou- va trois lettres, chacune dans une enveloppe; il reconnut son écriture sur les enveloppes, qui portaient la même suscription:

Pour remettre à Mademoiselle Valentine Mersen —Ah! s'écria Jacques avec un soupire de soulagement, nous avons ce que nous sommes ve- nus chercher ici. —Nous devons nous assurer, dit la baronne, qu'il n'y en a pas d'autres cachées quelque part. Aussitôt la perquisition com- mença. On ouvrit une armoire, les tiroirs de la commode: aucun papier, seulement un peu de lin- gère; c'était tout. On trouva une valise de voyage dans le cabi- net de toilette et Melliot l'ap- porta au milieu de la chambre; elle fut visitée avec soin, elle ne contenait que des effets d'habi- lement. La baronne fut alors convain- cue que les terribles armes dont de Migrane voulait se servir étaient dans la poche de M. de Valmont. —Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-elle, allons-nous en. [A continuer]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PRE- FECT SUCCESS. IT SOOTHES THE GUMS, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN CURES WIND COLIC, and is the best re- medy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and see the other kind, & every five cents a bottle.